Michèle Crogiez Labarthe

SINGULARITÉ, EXCENTRICITÉ ET EXEMPLARITÉ DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU DANS LES *CONFESSIONS*

Non sans scandaliser beaucoup de ses contemporains et beaucoup d'autres lecteurs par après, Rousseau se présente dans les *Confessions* comme un exemple à méditer et même comme un modèle. Or il n'appuie pas cette prétention sur une perfection prétendue ou une conformité absolue avec tel modèle moral ou social en vigueur, puisqu'il insiste au contraire sur les erreurs et les fautes qu'il a pu commettre, mais sur le constat qu'il est le seul et unique humain à vivre « dans toute la vérité de la nature » (p. 3)[1]. Il considère que l'humanité qui est tombée dans la corruption peut se réhabiliter en pratiquant un revirement dont son propre parcours personnel serait le modèle. Lui qui a connu la « chute », mais pour s'en relever, invite l'humanité entière à reconsidérer son rapport à la nature car de la connaissance de ce que la nature attendait de nous dépendent non seulement notre morale mais notre bonheur, ainsi que le deuxième *Discours* l'a démontré en 1755. L'écrivain est un homme singulier et par voie de conséquence son projet de se dire, qui « n'eut jamais d'exemple », « n'aura point d'imitateur » (p. 3).

Il est impossible de citer toutes les occurrences où Rousseau s'affirme non seulement différent de tous les autres enfants, adolescents, amants, jeunes adultes… (ce qui relève après tout de l'unicité de chaque être), mais où il se donne comme un être *singulier* ; l'adjectif porte en lui la connotation que la chose unique dont on parle est en outre bizarre. Rousseau donne d'abord à constater sa précocité : lisant, trop jeune, la bibliothèque de romans de sa mère, il résume : « […] j'acquis, par cette dangereuse méthode, non seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre, mais une intelligence *unique à mon âge* sur les passions » (p. 8). Même constat lorsqu'il passe à la bibliothèque

1. Les citations extraites des *Confessions* sont suivies de leur page dans l'édition suivante : ROUSSEAU J.-J., *Les Confessions*, VOISINE J., BERCHTOLD J. et SÉITÉ Y. (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2011. Les italiques sont de mon fait.

d'auteurs antiques de son père : « J'y pris un goût rare, et *peut-être unique à cet âge*. Plutarque surtout devint ma lecture favorite » (p. 8). Il insiste sciemment sur la singularité de son éducation, sachant qu'il heurte par là les habitudes pédagogiques courantes, qui privilégient la règle et l'autorité, et les préjugés sociaux les mieux établis selon lesquels les enfants du peuple n'ont pas à être éduqués mais seulement instruits : « J'ai dit, je répète et je répéterai peut-être encore une chose dont je suis tous les jours plus pénétré : c'est que *si jamais* enfant reçut une éducation raisonnable et saine, ç'a été moi » (p. 67). Mais il insiste plus encore sur la singularité de sa réaction d'enfant face à cette éducation :

> « J'avais donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étais en pouvait avoir. J'en avais même davantage, car pourquoi déguiser ici ma pensée ? Mon enfance ne fut point d'un enfant ; je sentis, je pensai toujours en homme. [...] L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit : mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent, intéressent, transportent au point d'en pleurer à chaudes larmes ; alors je sentirai ma vanité ridicule, et je conviendrai que j'ai tort. » (p. 67)

Rousseau ne se limite pas à faire un portrait de son caractère singulier : les « mémoires de ma vie » enregistrent les éléments nombreux d'une expérience vécue, où la singularité a pu venir aussi des circonstances ou des personnes rencontrées : sa propre singularité trouve un miroir dans celle de ses proches, précisément les personnes qui ont le plus influencé sa vie, et se renforce de la leur. Quand Maman, personne elle-même bien singulière, décide « de [l]e traiter en homme » elle le fait, analyse-t-il, « de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion » (p. 221). La vie de Rousseau n'est pas seulement celle d'un être singulier, c'est aussi une aventure unique : ce qui justifie de façon redoublée que le récit en soit transcrit.

Le sentiment d'être « unique », dont Rousseau, selon l'*Année Littéraire* de 1782 « paraît [se] flatter », s'accorde difficilement avec le récit des méfaits enfantins[2]. Car quand bien même le récit serait singulier, il reste que ce type de méfaits lui-même, caractéristique de l'âge tendre le mal-nommé, ne l'est pas ; leur présence dans l'œuvre de Rousseau, surtout dans ses premiers livres, ne prouve pas sa singularité d'enfant facétieux mais sa singularité d'écrivain qui croit que ces détails peuvent d'autant plus intéresser ses lecteurs que Rousseau les narre avec beaucoup d'humour. Nous en dirions volontiers autant des « folies » que commettent tous les amants. Et d'ailleurs, l'*Année Littéraire* regarde comme « rare, extraordinaire, unique » « l'explication curieuse et détaillée des sensations qu'il éprouva lorsque le châtiment des enfants lui fut appliqué par la main de M^lle^ Lambercier[3] ». L'épisode – qui depuis a été glosé

2. *L'Année littéraire*, 1782, t. IV, p. 155.
3. *Ibid.*, p. 155-156.

tant et tant – est déjà identifié, dans ce compte rendu pourtant peu favorable, comme une réelle singularité littéraire. L'avènement d'une perception ou d'un sentiment nouveau, faut-il le rappeler, ne vient pas tant d'une perception inédite que de son *expression* par le sujet : c'est l'avènement *en littérature* de la perception qui en fait la nouveauté, la perception par elle-même ne concernant – et pas toujours lucidement, quand les mots manquent – que le sujet, sans pouvoir s'exprimer ou se communiquer par elle-même.

Si Rousseau est singulier, la déduction la plus simple à en tirer – sauf à le regarder comme un « prodige » mais ni lui ni ses contemporains ne prennent ce chemin –, sera qu'il est fou ou extravagant : la déduction est usuelle chez ses détracteurs. D'autant que singularité sous-entend exceptionnalité[4]. La rudesse de cette conséquence logique pousse même Rousseau à l'occasion à modaliser ses affirmations : il lui arrive, au moins formellement, de douter de sa singularité, comme par une sorte de politesse pour le genre humain[5]. C'est le cas lorsqu'il évoque son amitié avec son cousin, à Bossey, avec qui il n'eut jamais la moindre dispute : « Ces remarques sont, si l'on veut, puériles, mais il en résulte pourtant un exemple *peut-être unique* depuis qu'il existe des enfants » (p. 14). Mais en règle générale, Rousseau déclare son absolue unicité ; ainsi l'a fait la nature, et l'exposé de sa singularité s'offre comme un « ouvrage utile et unique » (p. 2), une étude à caractère pédagogique et philosophique, outre le témoignage proprement biographique. D'autant qu'il s'agit d'un exposé étalé dans le temps, qui montre son caractère aux prises avec les aléas de l'existence, et d'abord pour souffrir du manque de fixité dont le destin a frappé sa vie : « La manière dont je vivais à Bossey me convenait si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus longtemps pour fixer absolument mon caractère » (p. 14). Et pourquoi regrette-t-il de n'avoir pas pu « fixer son caractère », c'est-à-dire le retenir de dériver vers le désir d'un autre mode de vie ? Tout simplement, si l'on ose dire, parce que ce caractère était ancré dans la nature, était l'expression de ce que la nature a voulu pour l'homme, et aurait donc fait son bonheur, au lieu que les mauvais traitements de Ducommun l'ont jeté dans l'aventure et la liberté. Il est permis de remarquer que Rousseau, sans les erreurs d'éducation dont enfant et surtout adolescent il fut la victime, ne serait pas devenu écrivain : il aurait réalisé l'idéal de « bon homme en toute chose » (p. 47) qu'il présente comme devant assurer le bonheur, mais dont on ne peut se défendre de penser qu'il s'agit d'une nostalgie inadaptée à son caractère vagabond, libre, libertaire et... épris de littérature. Tout ce qu'il quitte en 1728, en laissant Genève derrière lui, c'est une vie calquée sur un modèle

4. « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent » (p. 3).
5. Même figure quand il évoque, à la fin du livre V, son sentiment pour Maman qui vient de lui sauver la vie : « cette possession mutuelle et peut-être unique parmi les humains, qui n'était point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle, qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenait à tout ce par quoi l'on est soi, et qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être » (p. 256).

social et moral dont il regrette, sincèrement peut-être, la tranquillité – surtout lors des années difficiles au cours desquelles il rédige les *Confessions* – mais qui ne lui convient pas, comme sa destinée l'a montré.

Il *est* autre (« Je crois que jamais individu de notre espèce n'eut naturellement moins de vanité que moi » [p. 14]) et sa singularité a permis qu'il *fasse autrement* que tous les autres enfants. Car il *constate* sa différence, y compris lorsqu'elle paraît incompréhensible :

> « Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. » (p. 124)

On observera au passage que Rousseau ne nie pas une chose au nom de son impossibilité théorique ou prétendue. Son caractère, à l'en croire, est fait d'alliances apparemment incompatibles, et son goût, de hiérarchies contraires à l'habitude. On l'entend très nettement dans l'étude qu'il donne de son caractère, que heurte violemment la méchanceté de Ducommun :

> « Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentait plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractère ; elle a eu tant d'influence sur ma conduite qu'il importe de l'expliquer. [...] Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominants ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous. » (p. 38-39)

Ou dans un autre épisode justement célèbre, l'« idylle des cerises », où Rousseau déclare, loin du libertinage alors à la mode en littérature et en peinture, combien la retenue peut être plus émouvante, d'un point de vue érotique, que l'audace :

> « Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs ! ne vous y trompez pas. J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres en commençant tout au moins par là. » (p. 154)

Incompatibilité interne apparente, incompatibilité vécue avec les valeurs d'usage, notamment l'importance de l'argent, Rousseau se présente bien toujours comme un être étonnant, qui, comme tel, mérite de devenir objet d'étude.

Toutes les bizarreries ne sont certes pas naturelles : il arrive souvent que la bizarrerie soit le fruit du jugement d'autrui, elle résulte alors non de la bizarrerie mais de l'unicité de Rousseau, lui, le seul homme de nature qu'il ait jamais connu et que ses contemporains – irrémédiablement corrompus par l'état de

société – ne peuvent comprendre. Est-ce sa faute s'il est seul de son espèce ? La thématique sous-jacente à cette posture est profondément philosophique, liée à la question de savoir si l'on peut avoir raison tout seul, contre tout le monde, si l'on doit ou non céder à la majorité quand elle se trompe ; cette interrogation se retrouve cruellement vécue dans les *Dialogues* puis toujours activement à l'œuvre dans les *Rêveries*. Mais cette singularité peut s'analyser comme l'expression visible de son unicité : et cette fois, le corollaire sera que *les autres hommes* sont fous. Il reviendra sur ce thème, éminent dans les *Dialogues*, et qui n'est qu'esquissé dans les *Confessions*.

Sa singularité, on le voit, n'est pas extravagance, Rousseau n'est ni un fou, ni un provocateur, ni un exhibitionniste. Il démontre toujours combien sont raisonnables les apparentes extravagances qu'on pourrait remarquer en lui, si l'on jugeait trop vite[6], et de plus il met en œuvre une rigueur de philosophe qui rend inconcevable cette prétendue extravagance[7]. Par exemple, il analyse dès le 2e livre pourquoi, tout en commentant beaucoup l'éducation qu'il a reçue, il ne se donne pas en modèle :

> « Ainsi, quand j'ai dit qu'il ne fallait point parler aux enfants de religion si l'on voulait qu'un jour ils en eussent, et qu'ils étaient incapables de connaître Dieu, même à notre manière, j'ai tiré mon sentiment *de mes observations, non de ma propre expérience* : je savais qu'elle ne concluait rien pour les autres. Trouvez des Jean-Jacques Rousseau à six ans, et parlez-leur de Dieu à sept, je vous réponds que vous ne courez aucun risque. » (p. 68)

Sa singularité a rendu possible l'éducation précoce qui fut la sienne mais elle rend cette pratique parfaitement inadaptée à tout enfant « normal ». Parce qu'il est exceptionnel, Rousseau a pu faire des expériences rares voire uniques, offrir à l'humanité la leçon d'anthropologie qui en découle, inviter peut-être de façon subliminaire les éducateurs d'enfants différents à adapter leur enseignement, mais il ne propose pas en modèle une éducation qui n'a réussi et ne pouvait réussir qu'avec un être singulier.

La singularité de Rousseau le conduit à une étude pédagogique : après Émile, Jean-Jacques devient un objet d'étude. Sa constitution spécifique qui lui fait entrevoir la nécessité pour le pédagogue d'étudier non pas seulement la science qu'il veut leur inculquer mais ses élèves dans leur singularité. Il se souvient en effet qu'il n'a jamais rien appris que seul, ou presque : et les critiques qu'a essuyées son *Émile* l'incitent à revenir sur ce que ses lecteurs ont mal compris dans cette œuvre encore récente (1762) dans des pages où il

6. Dans le célèbre épisode du peigne cassé, l'analyse « Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient. » (p. 20), explique la fureur de Rousseau, trop jeune pour comprendre que les adultes ne le comprennent pas..., mais incrimine leur manque de pénétration.

7. Il y aurait beaucoup à dire sur le caractère logique de certaines formes de folie. Rousseau, lui, se fonde sur la rigueur du raisonnement pour manifester qu'il n'est pas fou.

raconte sa propre éducation et en commente les particularités. C'est bien sûr une occasion subjective, un cas particulier ; c'est aussi, en bonne méthode, le cas qu'il connaît le mieux, et il faut bien le connaître pour en rendre toutes les spécificités :

> « Il est singulier qu'avec assez de conception, je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon père et M. Lambercier. Le peu que je sais de plus je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit, impatient de toute espèce de joug, ne peut s'asservir à la loi du moment ; la crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif ; de peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre, il va en avant, et je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui. » (p. 132)

Le lecteur se souvient aisément de l'injonction liminaire de l'*Émile* : « Commencez donc par bien étudier vos élèves[8]... » Or le système de Rousseau est un système lié, sa pédagogie est cohérente avec sa vision de la société. Ses moindres actions passées ou présentes servent de confirmation de ses opinions, voire de contre-exemple, dans le cas de Ducommun ou du ruban volé : « Mais on ne fit que m'intimider quand il fallait me donner du courage » (p. 94). Le récit de sa vie est donc, comme sa vie elle-même, une preuve de sa philosophie. Ou pour dire la même chose autrement, les *Confessions* sont partie intégrante de son œuvre philosophique.

Quand bien même le cas qu'il étudie, celui de ce scandaleux Jean-Jacques, serait unique, il invalide le rejet des visées pédagogiques de Rousseau au nom de leur caractère inapplicable : sauf à juger le cas Rousseau non pas seulement unique (pour le malheur de l'humanité) mais si extra-ordinaire qu'il ne signifie rien pour ses congénères. Or Rousseau a le sens de l'histoire, si l'on entend par là la conviction qu'il y a une évolution de l'humanité dans le temps : et il rapporte sa singularité à l'époque qui est sienne, époque corrompue incapable de préserver les valeurs que la nature avait prévues pour les hommes, incapable aussi d'éduquer les enfants autrement qu'à imiter les attitudes corrompues de leur entourage. L'image du « moule » (p. 4) que la nature aurait bien ou mal fait de jeter après l'avoir créé ne renvoie pas nécessairement à l'image d'une fabrication en série, ici interrompue ; elle peut très bien renvoyer à la pratique du moule à usage unique, traduisant l'idée que chaque créature est unique. Dans les deux interprétations de l'image, quoi qu'il en soit, Rousseau reste unique, sans copie, sans successeur.

À force d'entendre Rousseau se déclarer singulier, en déduira-t-on qu'il est misanthrope ? Il a répondu à cette critique en faisant l'éloge des Savoyards rencontrés à Chambéry dans sa jeunesse : « L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitants du pays me rendit le commerce du monde aimable ; et le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à

8. ROUSSEAU J.-J., *Émile*, LAUNAY M. (éd.), Paris, Flammarion, GF, 1966, p. 32.

vivre parmi les hommes, *c'est moins ma faute que la leur* » (p. 217). En effet, il y a des scènes intimes où l'exclusivité est généralement regardée comme requise, mais en dehors d'elles, il arrive à Rousseau d'être jaloux en furieux, en turc, et de l'assumer. Or cette exclusivité le rend fort peu sociable :

> « J'avais encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchais sans cesse, et j'en jouissais avec une passion qui dégénérait en fureur quand des importuns venaient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivait, homme ou femme, il n'importait pas, je sortais en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allais compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, et ne pouvant concevoir ce qu'ils avaient tant à dire, parce que j'avais à dire encore plus. » (p. 117)

La déclaration ne doit pas être surévaluée, mais elle montre deux choses principalement : le caractère emporté de Rousseau et son désir d'une compagnie exclusive de Maman. Ce dernier point peut se ranger très aisément dans la catégorie des « folies » reconnues propres, par la psychologie traditionnelle, aux amants authentiques. Mais Rousseau va plus loin :

> « Je ne finirais pas si j'entrais dans le détail de toutes les *folies* que le souvenir de cette chère maman me faisait faire quand je n'étais plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avait couché [...]. Quelquefois même en sa présence il m'échappait des *extravagances* que le plus violent amour seul semblait pouvoir inspirer. Un jour à table, au moment qu'elle avait mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu : elle rejette le morceau sur son assiette ; je m'en saisis avidement et l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus passionné il n'y avait qu'une *différence unique, mais essentielle*, et qui rend mon état presque inconcevable à la raison. » (p. 119)

À lire rapidement, et avec la conviction usuelle que les modernes auraient décrypté les processus psychologiques complexes qui sont à l'œuvre dans la sexualité humaine, on pourrait croire que Rousseau se montre en amant extravagant. Mais ce n'est pas le cas : ce qui lui paraît digne d'être noté à son propos – parce qu'en tant que telles les extravagances liées à la sexualité ne lui sont plus inconnues à l'heure où il rédige ses *Confessions* – c'est qu'il a l'intuition de ces folies amoureuses alors même que, comme il le dit à la phrase suivante : « J'étais revenu d'Italie non tout à fait comme j'y étais allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avais rapporté non ma virginité, mais mon pucelage » (p. 119). La religion, la sexualité et l'argent : le registre des thèmes principaux sur lesquels Rousseau revendique une attitude radicalement singulière montre éloquemment que l'impudeur qu'on lui a reprochée

si vivement dénote au contraire un courage[9] radical à mettre en cause les points essentiels du consensus social et même philosophique.

La revendication de Rousseau d'être un homme tout différent de tous les autres n'est ni fatuité ni arrogance ; elle s'inscrit dans une vision exigeante de la position et de la responsabilité de l'écrivain pour qui la seule justification à l'acte d'écrire – acte somme toute incompréhensible – est de proposer une vision nouvelle de l'homme et de la vie. Cette vision est certes nouvelle parce que singulière, mais d'une singularité qui n'est pas extravagance, qui est crédible (lui-même l'incarne) et fructueuse (elle devrait le rendre heureux et elle le rend d'ailleurs heureux quand il est à l'écart des humains corrompus). Rousseau ne cessait de se présenter comme le réformateur des mœurs ou des idées, du système politique ou pédagogique dans les grandes œuvres de sa maturité. L'écriture des *Confessions* n'échappe pas à cette posture : c'est la singularité de son caractère qui justifie qu'il couche sur le papier tout ce qui le concerne, à seule fin d'instruire ses lecteurs. On trouve chez lui des affirmations étonnantes sur l'impact produit par une injustice ou une correction de l'âge puéril – l'accusation d'avoir cassé le peigne de M^lle^ Lambercier ou la fameuse fessée – ou sur quelques perceptions qui n'avaient jamais été analysées par personne avant lui, comme l'effervescence de l'imagination dans les moments difficiles[10] : remises dans une perspective historique, ces affirmations inaugurales qui ont ajouté à la connaissance psychologique de l'humanité dérivent de l'analyse lucide et de l'explicitation, de la mise en mots, d'un vécu singulier.

Les « bizarreries de [s]on caractère » donnent à Rousseau à la fois l'occasion constatée de se comparer aux autres hommes, et la chance de comprendre un mode de rapport, perdu pour les autres hommes, à l'état de nature. L'insistance à montrer que son caractère est « naturel », c'est-à-dire fidèle à la nature de l'homme, est un outil au service de sa philosophie : il s'agit de disqualifier tous ceux qui l'accusent d'extravagance pour montrer que, fût-il seul de son genre, il est seul à respecter ce que la nature avait prévu pour l'homme. Il est singulier comme tout homme et en cela son autobiographie apporte à la connaissance de l'humanité une pièce irremplaçable (celle que Louis-Sébastien Mercier aurait voulu que tout homme d'un certain âge offrît à l'humanité, en écrivant sa vie) ; mais il est aussi un modèle, ayant su

9. « J'ai fait le premier pas et le plus pénible dans le labyrinthe obscur et fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. Dès à présent je suis sûr de moi ; après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter » (p. 18).

10. « C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne saurait embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs ; et j'ai dit cent fois que si jamais j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté » (p. 194).

sentir encore – et resté seul au monde avec cette capacité – ce que la nature attendait de nous. Les jugements dénonçant sa folie seront, par lui-même, interprétés de plus en plus vivement comme des preuves indéniables de la corruption d'autrui, ce jugement dût-il envelopper sa génération tout entière et la soulever unanime contre lui. Comme Montaigne le grand ancêtre, dont on sait qu'il était resté la seule lecture du Rousseau vieillissant revenu vivre à Paris en 1770, Rousseau atteint la connaissance de ressorts intimes de l'âme humaine universelle en disséquant quelques-unes de ses singularités.

Cela étant, pourquoi écrire ? Parce qu'il lui reste un espoir, non pas moral mais littéraire, celui qu'un jour, un de ses lecteurs croie à son discours, adopte sa vérité, la fasse sienne, la propage. Son outil est la « chaleur » de son style et sa preuve dernière, l'espèce de démonstration que sa vie même donne de ses convictions ; et Rousseau sait bien que la littérature est le lieu, le canal, par lequel sa vérité se donne et se donnera à connaître.

Lui, l'unique, attend donc sa sauvegarde de la rencontre, *post mortem*, avec un esprit capable de le comprendre à la lecture. Singulier, Rousseau espérait ne pas le rester, pour pouvoir se reposer dans le sein d'un ami, donnant par là une sorte de dimension messianique à la littérature. Preuve que ses contemporains avaient entendu son message et son ton, les éléments du culte rendu à « saint Rousseau » avant et pendant la Révolution ne sont finalement que la transcription de ce que Rousseau attendait de la postérité. Lui qui faisait mine à ses heures de dévaloriser la littérature – évidemment au sens d'activité mondaine et vaniteuse – montre dans les *Confessions* que son œuvre tire sa force et sa valeur de sa singularité. Quittant en cela le monde littéraire classique, Rousseau fait advenir – on le lui a haineusement reproché pendant des décennies, preuve de la radicale nouveauté de son propos – l'individualité dans ce qu'elle a d'irréductible comme source, justification et destination de l'acte d'écrire.